



Le chateau de la Muette, propriété mise par M. de Franqueville à la disposition du Cardinal Richard pour la réunion plénière des évêques de France.

LE CHATEAU DE LA MUETTE

Le nom du chateau de la Muette, on vient de se tenir l'assemblée des évêques, est associée aux phases les plus émouvantes de l'histoire de France.

Charles IX, dont nous connaissons les séjours au chateau de Madrid, se piqua de créer à son tour une demeure qui fut son œuvre personnelle; possédant déjà sur le plateau de Passy un chateau et une fauconnerie, il y ajouta, en 1572, un pavillon de chasse, la "Muette" ou "Muette", qui resta le siège de la capitainerie des chasses du bois de Boulogne jusqu'en 1719.

La Muette fit partie, comme Madrid, du domaine de la reine Margot dont Tallemant a rappelé la galanterie et les bizarres coutumes; mais elle avait aussi des jours d'un ordre plus relevé, et ce sont à l'entourer de savants et de lettrés dont les débats l'intéressaient au plus haut point.

Quand le roi poursuivait son divorce par passion pour sa Gabrielle, la princesse refusa énergiquement de se prêter; puis, la chose une fois accomplie, elle en prit galamment son parti, et montra même une réelle affection au fils de Henri IV et de Marie de Médicis. Elle légua la Muette au jeune Louis XIII, tout comme elle lui avait légué Madrid. Louis XIV nomma capitaine de la garnison du bois de Boulogne, Catelan, qui y exécuta des travaux importants; en 1702, il vendit sa charge à Fleuriot d'Armenonville, "C'était un homme léger, gaillard, respectueux quoique insolent, toujours ouvert, toujours accessible, qu'on voyait peiné d'être obligé de refuser et ravi de pouvoir accorder, aimant le monde, la dépense et surtout la bonne compagnie, qui était toujours nombreuse chez lui." Le lundi 9 septembre 1707, il offrit, à la Muette, une grande fête au duc et à la duchesse de Bourgogne.

M. d'Armenonville, dit Saint-Simon, ayant fait de grands embellissements au bois de Boulogne depuis qu'il en est capitaine et ayant aussi rendu le chateau de la Muette, qui lui sert de logement en cette qualité, une des plus agréables maisons des environs de Paris, et m'enseignant le duc et madame la duchesse de Bourgogne en ayant pu parler comme d'un lieu qui méritait d'être vu, résolut d'y aller sans en avertir M. d'Armenonville qui, de son côté, se doutait qu'il aurait un jour l'honneur de recevoir cette auguste compagnie dans cette agréable maison.

Après la mort de Louis XIV, la duchesse de Berry, fille du Régent, acheta, ou plutôt le roi pour elle, une petite maison à l'entée du bois de Boulogne, qui fut jolie, avec tout le bois de parc et un beau et grand jardin derrière, qui appartenait à la charge de capitaine des chasses de Boulogne et des plaines des environs. Catelan, qui l'étoit, l'avoit fort accommodée et avoit vendu à Armenonville, cela s'appelle la Muette, que le roi a depuis et fort augmentée. Armenonville fut payé grassement, conserva la capitainerie, seul quatre cent mille livres de revenu et retenu sur sa charge de secrétaire d'Etat dont il n'a point pas pressé davantage au chateau et a pressé tout le chateau pour sa maison de compagnie, ré partie à son gré aux dépens du roi.

La mort de la duchesse de Berry laissa le domaine sans maître. Le Régent fit au roi une galante proposition convenable à son âge, ce fut de lui proposer de prendre la charge de la Muette pour s'amuser et y aller faire des collations. Le roi en fut ravi. Il crut avoir quelque chose personnellement à lui, et se fit un plaisir d'y aller.

d'en avoir du pain, du lait, des fruits, des légumes, et de s'y amuser de ce qui divertit à cet âge.

De 1711 à 1718 déjà, le chateau avait été l'objet d'importantes transformations, d'abord du côté du jardin, en 1717 du côté de la cour; on avait ajouté un étage. Le roi est allé aujourd'hui faire un dîner-souper à la Muette avec la marquise de Pompadour et sa compagnie, note d'Argenson. C'est un nouvel établissement que la Muette depuis qu'on y a travaillé, raccommodé, rétabli et fait beaucoup de dépenses pour peu de beautés.

"Au chateau de la Muette, écrit de son côté l'avocat Barbier, dans le bois de Boulogne; on fait de grands travaux. On prend un fort grand encadrement dans le bois, pour étendre le potager et faire des bosquets qui formeront une grande terrasse bâtie en pierres et moellons. Le dessin est même d'abattre plusieurs bâtiments faits depuis trois ans, pour les remplacer et rebâtir d'une autre façon. On fera plusieurs percées dans le bois; on abattra tout ce qui est vis-à-vis le chateau, duquel on verra en plein celui de Bellevue."

Cette fièvre de bâtisse soulevait de vives critiques dans le public et même dans les cercles de la cour. "Le roi fait de grandes dépenses à la Muette, dérangeant les basses-cours pour les mettre plus loin et n'avoir point de spectacle devant lui. L'on fait des cours et des avant-cours, on agrandit les jardins, et l'on prend une partie du bois de Boulogne suivant ce dessin... toutes choses qui vont coûter bien de l'argent dans un temps où il n'y en a guère au trésor royal."

En février 1753 enfin, Louis XV, mécontent de son œuvre, décida de tout abattre pour laisser la place à une reconstruction dans des proportions plus vastes et plus régulières, la façade tournée vers le pavillon de Bellevue qui appartenait à la Pompadour. "Le roi a ordonné de nouveaux bâtiments à Choisy et à la Muette, dit d'Argenson; M. de Machault a dit qu'il ne savait plus où prendre de l'argent; Sa Majesté lui a répondu qu'il fallait lui en trouver et à tourner le dos." Il s'agissait de faire abattre le chateau de la Muette pour en construire un nouveau et beaucoup plus grand, lequel doit regarder Bellevue et symétriser absolument; quelle folie!... Le bâtiment de la Muette coûtera deux millions. Le roi veut y pouvoir loger sa famille quand il y va."

En 1791, on démolit en face de la porte de Passy ce qui restait de la "petite Muette" (les communs de la Muette). Avant l'ouverture du chemin de fer de ceinture qui les sépara du chateau et du grand parc, ces bâtiments s'étendaient jusqu'à la rue de la Pompe, et même plus loin, au N° 84 de la rue de Passy, où était installé, sous Louis XV, le cabinet de physique de la Muette; c'était dans une maison qui a subsisté jusqu'à notre époque, ancien hôtel à hautes et larges fenêtres auquel on accède par une grande porte cochère. Un grand jardin accompagnait le bâtiment principal qui a conservé, de ce côté seulement, son ancien aspect.

A la mort de Louis XV, la cour avait commencé par s'installer à Choisy, où Mesdames Adélaïde, Victoire et Sophie, qui avaient accompagné le roi leur père avec un dévouement sans relâche, furent presque aussitôt atteintes de la même affection. La famille royale dut, pour éviter la contagion, se séparer des malades et aller à la Muette.

La famille royale ouvrit donc le nouveau règne en y passant le plus pur emane de calme et en accrés à cette vie de famille, que Louis XIV aimait par-dessus tout, sur les menus incidents de cette courte période, nous empruntons quelques notes au "Journal" qu'a laissé le libraire parisien Hardy des événements qui se sont déroulés sous ses yeux de 1791 à 1793.

"Du dimanche 22 mai. Ce jour, fête de la Pentecôte, le Roi, la Reine et toute la famille royale assistent à l'office du matin et de l'après-midi dans l'église des religieux Minimes de Chaillot, dits "les Bonshommes"; où il se rend du chateau de la Muette, n'ayant pas jugé à propos d'aller à l'église paroissiale de Passy, attendu qu'elle était trop petite pour contenir toute la cour. (Reg. 6681, p. 348.)

"Du mardi 24 mai. Ce jour, le Roi, la Reine et la famille royale, qui avoient assisté la veille à l'office dans l'église des religieux Minimes de Chaillot, y entendent également la messe et au retour, vers la fin de la matinée, se promènent sur l'herbe à l'entrée du bois de Boulogne. Vers les sept heures du soir, ils se sont encore tous au peuple sur le balcon du chateau, et paraissent se donner réciproquement des marques de leur union et de la plus tendre amitié. (P. 349.)

"Du dimanche 5 juin. Ce jour, le Roi reçoit enfin au chateau de la Muette les compliments de toutes les cours souveraines, de l'Université et des autres corps sur son avènement au trône. (P. 355.)

Louis XVI ne donnait pas tout son temps à ces soins d'intérieur; c'est de la Muette qu'il data presque aussitôt le premier édit du nouveau règne; acte bien fait, par l'importance et la sincérité, d'une part, comme par la confiance publique, de l'autre, pour donner au pays l'assurance d'un gouvernement réformateur. "Le Roy, écrit, dès le 18 mai, Marie-Antoinette à sa sœur Marie-Christine, a donné ordre de dresser un édit par lequel il fait remise du droit de jeux au venant," et je renonce pour ma part au droit de ceinture de la reine; il vaill, j'espère, de quoi nous faire aimer; il est impossible d'être animé de meilleures intentions que mon mari; il tâche de faire pour le mieux; il est préoccupé de faire pur, étudier sans cesse ce qu'il doit faire pour être digne de sa tâche et améliorer; il travaille tant qu'à peine si je vois." Et plus tard: "L'Edit paroit; le Roy a voulu se donner le plaisir d'en rédiger lui-même le préambule, je vous l'envoie."

L'Edit de la Muette, accueilli avec grande faveur, fut répandu partout; on en fit même des exemplaires illustrés. Il devait prélever d'autant de mesures sur la modération des dépenses de luxe à la cour; les menus (plaisirs), les spectacles, la chasse, les écuries, la table. Depuis la fin de 1773, Marie-Antoinette avait pris l'initiative de ne plus faire servir qu'une seule table commune au roi, à la reine, aux comtes et comtesses de Provence et d'Artois. Louis XVI décida que les portes du Bois, toujours fermées durant les séjours de Louis XV à la Muette, reste-aient ouvertes au public. La reine y allait à pied ou à cheval, sans garde, accueillant chacun avec affabilité et recevant et sa propre main tous les placets.

Le 8 février 1779, le roi voulut célébrer les récentes couches de la reine en dotant cent jeunes filles pauvres, qui furent mariées à Notre-Dame en présence de toute la cour, cette fois encore en séjour à la Muette. "La reine, rapportent les M. moines secrets de Bachumont, qui n'avait terminé le roi à venir que dans la pleine confiance de l'accueil le plus flatteur de la part du peuple, qui s'était en conséquence rendue à Paris avec la plus grande gaieté, n'ayant entendu que des "Vivent le Roi et la Reine!" faibles et peu fréquents, est revenue au chateau de la Muette de fort mauvaise humeur... M. le comte d'Artois, en arrivant à la Muette, s'est plaint d'avoir le torticolis à force de regarder."

Les premières ascensions aérostatiques sont un des faits les plus mémorables qui se soient produits à la Muette dans ses dernières années avant la Révolution. On connaît l'aventure tragique du marquis d'Arlandes et de Pilâtre de Rozier...

Nous nous en voudrions de clore ces souvenirs si développés déjà, pourtant si rapides, sans dire un mot d'un établissement populaire, tout voisin, mais com-

piètement indépendant de la Muette, qui jouit en son temps d'une grande renommée, et a transmis l'écho de son nom à notre époque. Au début du dix-huitième siècle il n'y avait près de la Muette qu'une grande pelouse où l'on dansait en plein air; c'est vers 1770 seulement qu'un certain Moisan, garde de la porte de Passy, obtint du prince de Soubise, gouverneur de la Muette, la permission d'enclôre le terrain de danse pour créer un établissement fermé sous le nom de "Ranelagh," emprunté à un établissement analogue de Chelsea, près de Londres. Sur le bord de la grande allée éclairée de lanternes suspendues aux arbres, de petites pièces à manger étaient couvertes et fermées. Au centre, une rotonde portant sur des colonnes de pierre recevait les musiciens; le public circulait au dessous. "Le bal du Cours," au Ranelagh, s'ouvrit en juillet 1771; bal public de tenue assez libre, où les amateurs se rendaient après avoir dîné à Passy, il n'eut pour débiter qu'un succès médiocre, jusqu'au jour où la reine, qui aimait beaucoup la Muette, commença à se mêler aux danses avec ses dames; comme elle redoutait les refroidissements dans un endroit trop exposé à l'air, le bon Moisan ouvrit le bal d'une toiture en ardoise. Ce fut le signal de la vogue; la reine y vint plus souvent, même avec la famille royale. La Révolution cloigna la cour et finalement la Terreur vit fermer la salle.

Nous n'ajouterons que peu de mots sur la Muette. En 1788, les temps devenaient difficiles et commandaient l'économie. Le roi supprima le poste de gouverneur et ordonna de démolir le chateau en même temps que celui de Madrid; tandis que ce dernier disparaissait graduellement sous la Révolution, la Muette, plus favorisée, ne perdit qu'une partie de son parc, vendue en 1791 et défrichée. En janvier 1793, on remit en vente la Muette, un lot, comprenant le pavillon de gauche avec les communs, fut acheté par un particulier; le corps de bâtiment principal, avec une grande partie du parc, ne trouvant pas acquéreur, fut loué sous le Directoire à Talleyrand.

Celle de M. Maurice Barrès m'a semblé se défendre et presser d'amuser à ressusciter pour nous le masque olympien de l'auteur des "Poèmes barbares." Il a présenté l'œuvre, avec un peu de sel, à ce grand-prêtre de la poésie impalpable, qui avait une si haute idée de son art, de son rôle et de son talent... José Maria de Heredia avait encore une chose. Il a en le don rare et merveilleux de l'évocation épique. Ses "Trophées" dont l'épique souhâté que M. Maurice Barrès — et personne ne l'a fait mieux que lui — nous célébrât, non pas d'une manière plus complueuse, mais avec une joie d'artiste moins brève et moins contentue, l'immuable beauté, de bronze de médailles d'or et de bronzes qui sont assurées de ne pas périr. Le temps les respectera parce qu'elles sont elles-mêmes un défi au temps. Elles sont, en effet, comme les effigies immortelles des siècles évanouis et des générations disparues. On se sent raison de dire qu'elles étaient, à leur manière, une "Légende des Siècles", non pas en miniature, mais en raccourci, qui saisit fortement l'imagination par la splendeur, l'exacte et précise, que le Maître, à force d'art, de patience et de scrupule, lui a donnée.

"Le Maître est mort..." mais son œuvre lui survit et lui survira. Si nous avions encore le goût des symboles et des fables nous pourrions dire que lorsque le Passer des Ombres chancel, nous avions entendu deux orateurs; hier, avec M. Maurice Barrès et M. E. M. de Vogüé, nous avons écouté deux écrivains qui lous tous les deux un très grand poète.

Il y a plus de variété qu'on ne le croit généralement dans les séances de réception de l'Académie française. Le mois dernier, avec M. Ribot et M. Deschanel, nous avions entendu deux orateurs; hier, avec M. Maurice Barrès et M. E. M. de Vogüé, nous avons écouté deux écrivains qui lous tous les deux un très grand poète.

A L'académie Française.

Il y a plus de variété qu'on ne le croit généralement dans les séances de réception de l'Académie française. Le mois dernier, avec M. Ribot et M. Deschanel, nous avions entendu deux orateurs; hier, avec M. Maurice Barrès et M. E. M. de Vogüé, nous avons écouté deux écrivains qui lous tous les deux un très grand poète.



M. MAURICE BARRÈS.

Quand M. Maurice Barrès s'est levé avec sa figure juvénile, ses cheveux noirs et une timidité de bon ton, entre ses deux parrains, M. Paul Bourget et M. Henry Housaye, tous les regards des femmes se sont tournés vers lui, pleins d'une curiosité bienveillante. Il ne parait pas avoir vailli depuis ses premiers pas et ses premières émotions — fait à dire ses premières trombes — dans le jardin de Bénédict. D'une voix forte et chargée d'accent lorrain, il a commencé par remercier la Compagnie de l'honneur qu'elle lui avait fait en l'associant aux immortels d'aujourd'hui et aux morts illustres qui ont été ou qui sont encore les représentants et les interprètes du génie français. Puis il a très gaillardement oublié son "moi" sans la perdre de vue entièrement, ce qui est d'ailleurs impossible quand on en a un, pour aborder l'éloge de son glorieux prédécesseur.

A vrai dire et sans chercher une mauvaise chienne à M. Maurice Barrès, il nous a plutôt tradonné une peinture de l'éducation, de la vie et du caractère de José Maria de Heredia qui ne nous a donné, autant que nous pouvions nous y attendre, une analyse et une étude de son œuvre et de son génie. Il lui a pardonné de n'être pas Lorrain, l'a glorifié d'être Espagnol, descendant des anciens Conquistadores, et a rat-

taché très subtilement à la tradition française. Il est plus à voir et à honorer en lui le petit-fils, après Pierre de Ronsard et André de Chénier, de la Muse grecolatine, l'initié fervent à la discipline spirituelle de notre pays.

Réveillant ses propres souvenirs de jeunesse, qui n'ont pas encore en le temps de s'effacer, il l'a fait revivre pour nous dans ce salon de Leconte de Lisle où il l'avait salué autrefois et où présentait un moule, symbolique ou accidentel, du "Moïse" de Michel Ange. Il a profité de l'occasion pour nous tracer de ce salon apollonien et de Leconte de Lisle lui-même un tableau et un portrait. C'était un mélange très savoureux de respect et d'humour, d'admiration et de malice, de propos d'un homme libre et de saluts, qui n'étaient pas des généralisations, devant de grands Ombres. Il y avait alors, nous-a-t-il dit, une hiérarchie dans les lettres. José Maria de Heredia s'inclinait devant Leconte de Lisle, qui s'inclinait devant Hugo, qui ne s'inclinait lui-même que devant la démocratie. Elle le lui rendait, du reste, puisqu'elle avait fait de lui, pieusement et justement, le poète national qu'elle entourait d'une sorte de vénération.

Celle de M. Maurice Barrès m'a semblé se défendre et presser d'amuser à ressusciter pour nous le masque olympien de l'auteur des "Poèmes barbares." Il a présenté l'œuvre, avec un peu de sel, à ce grand-prêtre de la poésie impalpable, qui avait une si haute idée de son art, de son rôle et de son talent... José Maria de Heredia avait encore une chose. Il a en le don rare et merveilleux de l'évocation épique. Ses "Trophées" dont l'épique souhâté que M. Maurice Barrès — et personne ne l'a fait mieux que lui — nous célébrât, non pas d'une manière plus complueuse, mais avec une joie d'artiste moins brève et moins contentue, l'immuable beauté, de bronze de médailles d'or et de bronzes qui sont assurées de ne pas périr. Le temps les respectera parce qu'elles sont elles-mêmes un défi au temps. Elles sont, en effet, comme les effigies immortelles des siècles évanouis et des générations disparues. On se sent raison de dire qu'elles étaient, à leur manière, une "Légende des Siècles", non pas en miniature, mais en raccourci, qui saisit fortement l'imagination par la splendeur, l'exacte et précise, que le Maître, à force d'art, de patience et de scrupule, lui a donnée.

"Le Maître est mort..." mais son œuvre lui survit et lui survira. Si nous avions encore le goût des symboles et des fables nous pourrions dire que lorsque le Passer des Ombres chancel, nous avions entendu deux orateurs; hier, avec M. Maurice Barrès et M. E. M. de Vogüé, nous avons écouté deux écrivains qui lous tous les deux un très grand poète.

Exposition de Pin.

Une très intéressante exposition a lieu dans le moment à la Nouvelle-Orléans, au premier étage de la Banque Hibernal, coin des rues Carondelet et Gravier, intéressante parce que c'est la seule qui se soit jamais tenue ici et que elle fera mieux connaître l'utilité du bois de pin pour la fabrication des meubles.

En effet le pin, peu connu comme bois à meuble se vend à un prix d'une modicité grande; il sert à la décoration des maisons à l'intérieur, on en fait de fort gracieux dessins et on lui donne très aisément des teintes diverses; on se sert aussi pour des imitations de bois rares. Le pin, on le sait, abonde en Louisiane et dans le Mississippi.

Les propriétaires fonciers habitant l'avenue St-Roch et son voisinage viennent de s'organiser en association dans le but de consacrer à son entretien et à son embellissement tous les soins voulus; voici les noms des officiers de l'association: Edouard Fallon, président; Thos R. Wingrave, vice-président; Justus Viljo, secrétaire; Pascal Lamarque, trésorier. Un comité de "conseil légal" est nommé: MM. Justus Viljo, H. Sieben, Thos R. Wingrave, Pascal Lamarque.

LA venue St-Roch.

Les propriétaires fonciers habitant l'avenue St-Roch et son voisinage viennent de s'organiser en association dans le but de consacrer à son entretien et à son embellissement tous les soins voulus; voici les noms des officiers de l'association: Edouard Fallon, président; Thos R. Wingrave, vice-président; Justus Viljo, secrétaire; Pascal Lamarque, trésorier. Un comité de "conseil légal" est nommé: MM. Justus Viljo, H. Sieben, Thos R. Wingrave, Pascal Lamarque.

Il est encore plus glorieux d'avoir écrit "Les Trophées" que fondé Carthage des Indes. L'Espagne et la France, ces deux rochers latines, peuvent compter l'une et l'autre ce nom de Heredia parmi ceux dont elles sont fières le plus justement.

M. Maurice Barrès avait parlé de José Maria de Heredia avec beaucoup d'intelligence, de grâce et d'esprit. M. E. M. de Vogüé, dont le beau discours sera peut-être encore plus de succès à l'audition (car, de moins où j'étais, on ne l'entendait pas toujours très bien), en a parlé tout de suite avec émotion. Il a connu, il a aimé particulièrement M. de Heredia. De là dans ce qu'il disait de lui une chaleur et comme une vibration d'âme qui se communiquait à tout l'auditoire... Puis il a complétement très spirituellement son jeune confrère.

Il a étudié, il nous a tout à tour montré en lui, avec une sympathie sans hyperbole et des critiques sans méchanceté, le fantaisiste des premières années, au temps de la "Revue contemporaine", des "Taches d'encre" et un peu plus tard du "militaire très blond" dont la France

était, au moment "amoureuse"; le jeune apôtre doctrinaire "du dardain affinant" et de la culture intensive du moi; ensuite, le romancier homme de parti; le traditionnaliste, enraciné dans ses principes, dans sa foi et dans sa province — un peu démenti, de temps en temps, par le psychologue et le politique, en quête d'expériences et de sensations nouvelles — le voyageur, épris de la diversité du vaste monde, et enfin l'écrivain, qui a reçu et qui a prouvé de si beaux dons.

Comme presque tous les jeunes gens de sa génération, débarrassés à Paris de leur province, que le prestige et l'influence d'Ernest Renan, dont ils avaient beaucoup entendu parler, et de la mode, qu'ils voulaient suivre, inclinait au dilettantisme transcendant. M. Maurice Barrès a commencé, en effet, par l'humour et par l'ironie. La jeunesse, disait La Rochefoucauld, qui se souvenait d'avoir été prince de Marillac, est une ivresse continuelle; c'est la poésie de la raison. Il disait encore: "Il faut que les jeunes gens qui entrent dans le monde soient honteux ou étourdis: un air capable et composé se tourne d'ordinaire en impertinence..."

Trop gentleman pour déchoir à M. Maurice Barrès des années tardives, qui auraient d'ailleurs glissé sur ses palmes vertes, et des malices, qui ne sont plus d'usage à l'Académie, l'auteur des "Morts qui parlent", qui lui suscite, à toulé jadis à la politique, l'a repris, sans amertume, de quelques unes des ambitions, des illusions, ou des attitudes de son jeune temps.

Il l'a félicité en termes éloquents de son attachement à la France; mais il a insisté qu'on pouvait être patriote sans être si étroitement régionaliste. Il ne lui a point tenu rigueur de ses "premières amusettes", et l'a loué, en connaissance, de son caractère toujours fidèle pour la Beauté, de son raffinement intellectuel, qui pourtant ne l'a pas rendu ennemi du Beau simple, de sa piété filiale envers une patrie dont il ne fait jamais désespérer et que nous devons aimer d'autant plus, quand la fortune l'a trahie, qu'elle a été plus imprudente et plus malheureuse... Toute cette partie du discours de M. de Vogüé était pleine d'une noblesse grave et triste, qui a produit un grand effet. Il a dit d'un voix rapide et profonde dont il cherchait à dissimuler ou à contenir l'émotion. On sentait en l'écoutant qu'il s'adressait moins à M. Maurice Barrès pour lui donner une petite leçon de philosophie et d'histoire qu'à d'autres qui ont attendu, qui attendent peut-être encore le salut et le réajustement de notre pays d'aventures et d'aventuriers dont la France est heureusement guérie.

Les César de pacotille n'ont ja mais fondé une dynastie et le cheval de bronze de Henri IV ne se décollera pas du Pont Neuf pour servir de monture à des évêques tamateux.

Ce que M. de Vogüé a loué, sans réserves, dans M. Maurice Barrès, qui écoutait cette louange d'un air très modeste, c'est son talent, indéfinissable, d'excellent écrivain. En finissant, après l'avoir félicité de ses livres d'aujourd'hui, il lui en a demandé de nouveaux. M. Maurice Barrès est encore assez jeune pour nous en donner beaucoup. Me permettez-il de penser qu'il y trouvera une gloire moins incertaine et un meilleur emploi de ses rares facultés qu'à représenter le premier arrondissement de Paris qui est tout de même, pour un Lorrain, assez éloigné du pays de "Jeanne, la bonne Lorraine" et des bords délicieux de la Moselle?

DEUX CONFERENCES

Sous le patronage de L'ATHENEE LOUISIANAIS

Tous les ans, à pareille époque, il se trouve aux Etats-Unis, y faisant une tournée, un conférencier officiel de l'Alliance Française qui, pendant quelque temps, occupe la chaire fondée par M. James H. Hyde, à l'Université de Harvard.

Le conférencier qui est cette fois M. Anatole Le Braz, sera à la Nouvelle-Orléans sous peu de jours; il y fera entendre dans deux causeries dans la Salle de l'Union Française, la première, le jeudi soir, 14 février, la seconde, le 15 suivant, et toutes deux sous le patronage de l'Athénée Louisianais agréé à l'Alliance Française.

Nous avons, à l'époque de sa désignation par l'Alliance comme le conférencier de cette année, dit quelle haute personnalité littéraire était M. Le Braz, et pour le bien présenter aux invités de l'Athénée nous reproduisons un article excellent paru dans le dernier fascicule de "l'Echo des Deux Mondes", de Chicago, sous la signature de son éminent directeur:

Anatole Le Braz, l'interprète si éloquent et si fidèle de l'âme bretonne, l'homme qui est pour l'Amérique ce que Frédéric Mistral est pour sa chère Provence, un des plus grands poètes de la France, fait une visite en ce moment à Chicago. Se rendant aux instances de l'Alliance Française, il donnera quatre conférences, deux à l'Alliance, deux à l'Université de Chicago. Les sujets choisis traitent exclusivement de la Bretagne, ce pays de toutes les langues et de toutes les traditions, par un homme qui peut à la fois entendre sa grande voix toujours rugissante, qui se brise en sursauts et en sanglots éperdus.

L'auteur de "Pâques d'Islande" et de "Chançon de la Bretagne" est un grand nom dans l'histoire de la langue bretonne, dans toute la région de sa maturité et nous ne craignons pas d'affirmer que peu de littérateurs en France sont plus lus en ce moment que M. Anatole Le Braz. Avec le Dr Douglas Hyde, il occupe la place la plus importante dans la renaissance littéraire de son pays. C'est un homme de l'esprit natif qui a attiré l'attention non seulement en Europe mais aussi en Amérique sur les deux grandes branches de la nation celtique, le Gallois et le Breton. Né en 1859 à Doult, dans le comté d'Ariz, son éducation première fut donnée dans un collège de sa patrie. Plus tard, il se rendit à Paris; il y a une quinzaine d'années, il fut nommé professeur de littérature celtique à l'Université de Rennes. Dès le début, M. Le Braz fut charmé par les riches trésors littéraires qu'on trouve en Bretagne. D'une rare compréhension intellectuelle, partageant les aspirations de la race et connaissant par cœur toutes ses légendes, ses superstitions et ses antiques coutumes, il se dévoua à la rénovation de cette magnifique littérature celtique qui, au premier abord, enchante le cœur et l'imagination, mais qui, en réalité, qu'à un petit nombre de journaux de Paris, au "Figaro", au "Journal", mais bientôt ses études lui facilitèrent l'entrée des grandes lettres, notamment la "Revue de Paris" et la "Revue des Deux Mondes". Son activité demanda bientôt un champ d'action plus étendu. C'est alors que de sa plume féconde sortirent ces chefs-d'œuvre "Sonnet Breiz Izel", "Chançon de la Bretagne", vieilles légendes du pays armoricain, ouvrage couronné par l'Académie Française, distinction et honneur que M. Le Braz ne se contenta pas d'accepter. Au pays des "Pardons" fut suivi par "Légendes de la Mort", récompensé par l'Académie Française ainsi que "Pâques d'Islande", le "Gardienn du Feu", le "Sang de la sirène" et ce livre si puissant, qui nous émeut profondément, "Le Trésor de la Bretagne", est si bien dépeinte et si finement comprise. Les "Contes du Soleil et de la Brume" finissent la série de cet ouvrage — mais non l'œuvre entière de M. Le Braz — car d'autres livres peuvent encore être publiés, dans son pays, bretonne, soulant ses aspects les plus graves, approfondissant la littérature du peuple et nous montrant le cœur breton tel qu'il est, brave, sympathique, souffrant en silence et ne laissant s'échapper aucune plainte. Dans tous ces livres charmants, il nous apparaît le parfum salé de cette mer si aimée du Breton et si dure pour lui.

Le Dr Joseph Dunn fait une comparaison entre Le Braz et Loti qui a aussi décrit la mer et les côtes bretonnes, mais les images et les descriptions de Loti sont trop banales. Anatole Le Braz nous montre la mer sous ses différents aspects, féroce et calme, moitié femme moitié animal, perfide, gagnant toujours la confiance et régnant avec l'autorité d'une souveraine; à laquelle on ne peut échapper. Le Braz nous montre le même océan d'un autre point de vue, sans un pli sur sa surface, ou bien ondulant avec mille sourires mystérieux et voluptueux, attirant par une séduction irrésistible; sirène éternelle, bévueuse et meurtrière des hommes, source de mille plaisirs et de mille maux, bien des armes amères, inconsolamment maudite et sans cesse aimée.

La Bretagne a vu ces temps derniers une renaissance des Scènes de la Passion, ces anciens drames qui enseignèrent aux fidèles pendant le Moyen-Age les doctrines de leur religion, qui seraient dire maintenant quand telle renaissance finira.

De grands honneurs ont été rendus à M. Le Braz pendant son séjour ici. A son arrivée il a été reçu par M. Mérou, consul de France, M. Brasseur, président de l'Alliance Française, M. Henriotin et les autres directeurs de l'Alliance. Des réceptions lui ont été offertes par Mmes Channon, Peck, Brasseur, Kruttschnitt; par le Président Julien, de l'Université de Chicago, assisté par les professeurs de langues modernes, et par la Société Galloise de Chicago. Il doit rester une semaine.

ALBERT BARIZE